

# André Gide et son vilain geste

La vie, dure pour tout le monde, l'est peut-être davantage pour les écrivains, leur travail étant le seul qui soit aussi mal rétribué. Il ne semble pas du moins qu'il y ait exagération à le prétendre, tant on a accoutumé de déclarer un peu partout qu'on ne les paie guère qu'en éloges.

Certes, à cette monnaie de singe que disperse le vent, les intéressés préféreraient de beaucoup le bruit des billets de banque froissés. Le malheur est qu'ils ont le don d'effrayer l'argent. Les caisses les plus riches se tarissent dès qu'ils paraissent, ou ne s'entr'ouvrent que parcimonieusement.

Ce prodige tantaldéen sent l'exploitation. Ils le savent, mais se gardent bien de le dire, et de s'unir pour le dire. Pour admirables qu'elles soient, cette pudeur silencieuse et cette noble discrétion sont vraiment déplacées en un siècle où tout se vend, même l'ombre d'un conseil, d'une recommandation ou d'un service.

Donc le travailleur de l'intelligence est exploité plus que tout autre, parce que, habitué au silence, il croit qu'il ne peut songer à le rompre sans déchoir.

Certains événements récents prouvent cependant qu'il ne dépend que de lui de se procurer facilement les sommes que directeurs de journaux et directeurs de périodiques lui refusent ou lui morcellent avec une si touchante unanimité.

Le moyen ? Il est bien simple, et à la portée de tout le monde. Il n'exige qu'un peu de goût, un peu de patience et beaucoup de place. Et c'est tout.

Dès ses premiers pas dans la carrière des lettres, l'écrivain désireux de parvenir, ce qui signifie, qui tient à gagner largement sa vie, — cet écrivain n'a qu'à prendre la précaution de collectionner les livres de ses plus notoires contemporains. Après quoi, il n'a plus qu'à attendre. Le temps, — c'est l'argent, — le récompensera de sa manie.

De nos jours, en effet, les livres ne sont pas sans valeur. On a la folie des ouvrages de luxe et des premières éditions. Celles-ci, lorsqu'on les lance à temps sur le marché, rapportent à leurs vendeurs des sommes appréciables. Désormais, il n'est personne qui ne s'en rende compte, depuis qu'André Gide et consorts ont donné un exemple qui sera très probablement suivi.

Le geste d'André Gide est un vilain geste. D'aucuns, sans doute, l'ont admiré, que l'esprit de lucre travaille. Pour moi, il m'a navré.

J'attribue aux écrivains que j'aime, — et j'aime toutes sortes d'écrivains, — les qualités les plus rares. Il ne m'a jamais été possible jusqu'à présent, d'imaginer qu'ils pouvaient ressembler au commun. Je les vêts de dignité, de générosité, d'intelligence. Qui plus est, je les égale à leurs œuvres. Je veux dire par là que, pour moi, je ne veux voir dans l'homme et dans son œuvre qu'un tout indivisible.

Or, qu'on le veuille ou non, André Gide est un des maîtres, ou plutôt un des éclaireurs des lettres contemporaines. Aux aguets des moindres nouveautés, il s'en fait volontiers l'exégète. On peut ne pas aimer ses livres ondoyants et dangereux, on doit reconnaître leur belle tenue et leur parfaite ordonnance. Il professe l'inavoué, l'inachevé et le trouble. *L'Immoraliste*, ce manuel du parfait corydonien, et *La Porte étroite*, qui est, comme *Arnance* de Stendhal, le roman de l'impuissance, sont des livres remarquables.

Remarquables aussi *Prétextes* et *Nouveaux Prétextes*, recueils de critiques nuancées et profondes, succulantes et subtiles.

Son *Corydon* n'a nullement soulevé mon indignation. Avant lui, Havelock Ellis, dans les trois gros volumes qu'il a consacrés à la *Périodicité* et à l'*Inversion*, avait obligé maintes remarques semblables ou analogues.

Tout bien pesé, il n'était peut-être pas très utile qu'un si bel écrivain consacrait le plus clair de son temps et de son talent à traiter de sujets aussi scabreux.

Mais, aujourd'hui, il ne s'agit pas de cela. Il ne s'agit que d'un écrivain, qui a vendu, avec des livres qu'il avait achetés, et, qui ne lui plaisent plus, d'autres livres que l'amitié lui avait dédiés et donnés.

Il est des gens qui, au seuil de leur automne, renoncent les amis de leur jeunesse. Ces amitiés qui se fanent ainsi sur le tard sont particulièrement pitoyables et douloureuses. Elles prouvent que le printemps du cœur est mort et que la peur de vieillir dessèche progressivement celui qui ne peut plus dire de son ami : « parce que c'estoyt luy ; parce que c'estoyt moi », comme a dit autrefois Montaigne en ses *Essais*, un jour qu'il tâchait à s'expliquer l'amitié fraternelle qui l'avait lié à Etienne de la Boétie.

Mais chez André Gide ce renoncement a épousé les formes d'une rancune et d'une vengeance tenaces et sournoises. Ce ressentiment occulte, ces représailles réticentes, ce mercantilisme venimeux sentent l'envie, le fiel, le sectarisme, l'hypocrisie, la méchanceté et l'impuissance. On ne vend pas le livre d'un ami, parce que cet ami a cessé de vous valoir. Vouloir que l'homme et son œuvre ne fassent qu'un, ne peut qu'être un désir. Et s'il est vrai que l'Occident soit l'Occident et que l'Orient soit l'Orient, suivant la formule lapidaire et peu énigmatique de Rudyard Kipling, il est tout aussi vrai que l'écrivain est l'écrivain et son livre un livre.

Jusqu'à ce jour, il n'était personne qui ne pensât à peu près de même des livres offerts par l'amitié, l'amitié pouvait se rompre, les livres demeuraient à la place qu'on leur avait naguère assignée dans la bibliothèque.

André Gide, qui est un puritain à retardement, a changé tout cela. Il a vendu les livres qu'on lui avait donnés. Et peut-être n'aurais-je pas songé à désapprouver cette vente odieuse, si le geste d'André Gide ne m'avait rappelé celui de ces mendicants qui demandent l'aumône, et détournent la tête en la recevant.

J'ai dit que cette vente puérite, qui veut être blessante, était odieuse. Elle est surtout inélégante, l'auteur de *La Symphonie Pastorale* ayant cru devoir pousser le manque de tact jusqu'à la faire annoncer à son de presse.

Et d'abord, toute question de tact mise à part, André Gide avait le droit d'agir comme il a agi ?

A parler franc : non. Le livre dédié que vous remet un ami doit être considéré par le bénéficiaire comme une bague de fiançailles spirituelles. Mais il arrive que les fiançailles se rompent. En pareil cas, il est d'usage de retourner à l'envoyeur les cadeaux qu'on a pu recevoir de lui. Au demeurant cette coutume, qui se fonde sur l'honnêteté et la logique, n'a pas cours chez les seuls civilisés. Elle

existe aussi chez les peuplades nègres les plus arriérées.

Comment se fait-il qu'André Gide, raffiné du sentiment, ait contrevenu à cette règle de politesse élémentaire et universelle ? En cela, il est inexcusable. Inexcusable encore si on examine cette vente sous un autre angle.

Tout le monde sait plus ou moins que M. X., par exemple, n'a le droit ni de vendre, ni de publier, ni de mettre en circulation, sans l'assentiment de M. Z., les lettres que ce dernier a pu lui envoyer. Certains attendus de procès fameux font jurisprudence en la matière.

A la réflexion, il semble bien que l'on puisse assimiler à une correspondance manuscrite, tout livre donné de la façon qu'on vient de dire. Et à ce premier délit, que réprime la loi, s'ajouterait une sorte d'abus de confiance inqualifiable, quelque chose comme une infraction de l'amitié.

Voilà à peu près tout ce que peut suggérer le vilain geste d'André Gide.

Mais si vilain que soit ce geste, il ne dépend que de lui d'en atténuer la foncière inélégance.

Il a vendu des objets qui ne lui appartenaient pas totalement, des objets qui n'étaient que des placements consentis par l'amitié, des objets qu'il aurait dû restituer à leurs propriétaires, du jour où il y a eu bris de confiance entre eux et lui.

Il ne lui reste plus qu'à faire tenir à ceux de ses anciens amis qui vivent encore, soit la *totalité*, soit un *tant pour cent* des gains qu'il a réalisés en vendant leurs ouvrages.

S'il est d'une honnêteté scrupuleuse, il n'a pas d'autre moyen de se mettre d'accord avec ses sentiments actuels. Car comme toute, puisqu'il s'est séparé de ses anciens amis et de leurs livres, il ne peut pas, s'il veut être logique avec lui-même, ne pas se séparer aussi de l'argent provenant de la vente de ces livres.

RENE MARAN

## Nouvelles d'Espagne

HONNEUR A ANGEL JANIVET

Les restes d'Angel Ganivet viennent d'être transférés de Riga, où il se suicida, à Grenade, sa patrie. Angel Ganivet est cet écrivain que l'on considère, avec Miguel de Unamuno, comme l'annonciateur du réveil intellectuel de l'Espagne, après le désastre de Cuba, en 1898. Une émouvante cérémonie marqua le passage du convoi funéraire à Madrid : les restes de Ganivet furent exposés à l'Université où les plus grands écrivains espagnols et un général, membre du Directoire vinrent les saluer. Le discours de celui-ci fut interrompu par des protestations cependant que l'on distribuait dans la salle des petits feuillets imprimés : l'hommage de Miguel de Unamuno, frère intellectuel et ami de Ganivet, aujourd'hui exilé d'Espagne. De ce bref discours on peut extraire les magnifiques lignes suivantes :

« Je me demande si tu n'as pas donné à temps la démission de la charge de la vie, mon pauvre Angel, d'une vie qu'aurait fatalement assombri davantage l'avenir de notre patrie... Ma gorge s'étrangle, mes yeux se troublent et la plume d'acier, notre arme, tremble dans ma main, quand je pense qu'un jour peut-être je rendrai aussi mon dernier soupir, comme toi, loin de notre Espagne dont l'amour a uni nos deux noms, sous un soleil triste et pâle qui se couche parmi des brumes... » — J. C.